



L'ATELIER D'OLIVIER DHÉNIN

Exposition de l'œuvre écrite

Dossier de presse

L'atelier d'Olivier Dhénin

Présentée en parallèle de sa résidence d'écriture à la Fondation des Treilles créée par la mécène Anne Gruner Schlumberger, l'exposition dévoile les correspondances artistiques du poète : les liens intimes que le dramaturge entretient avec la peinture, la musique, la photographie et la littérature. Dans cette antichambre de l'imagination sont développées les différentes sources d'inspiration de l'écrivain, les œuvres et leurs transformations au contact d'autres créateurs — manuscrits dévoilant la genèse et le labeur de l'écriture, partitions musicales et livres d'artiste.



Olivier Dhénin à l'Opéra de Vichy en 2014

La cartographie du poète

À quarante ans passés, mettre en scène son écriture, exposer son univers dramatique, ses livres et ses personnages est une chose bien singulière. Montrer les carnets, les lettres, les brouillons – ce qui n'est jamais vu – les œuvres à quatre mains nées de collaborations avec d'autres artistes, dévoiler les objets fétiches et aussi rappeler la musique qui n'est jamais que signifiée dans les pièces en didascalie. Il a fallu ouvrir les boîtes de conservation où cela reposait, parcourir à l'envers tout ce que l'on venait d'accomplir le temps d'une jeunesse à présent révolue... C'est donc avec une grande émotion que j'ai mis en scène cet « atelier » qui raconte à la fois l'œuvre et l'auteur, la recherche et l'inachevé perpétuel de l'écriture – sorte de portrait de l'artiste en jeune homme (pour paraphraser James Joyce) qui montrerait humblement et délicatement ma vision du réel et de l'imaginaire.

Du plus loin que je me souviens, il y a la musique. Pas le mot simple, ni le mot écrit, mais le son – avec sa résonance intérieure, celle qui peut rester longtemps dans la mémoire. La voix des parents, le jappement du chien et le pépiement des oiseaux. Tout a un son – le soleil, le vent et la neige – ou une absence de son – la brume, les étoiles, le temps – et mon travail d'écrivain, je le conçois aujourd'hui ainsi, a été de retranscrire ce son. Sans doute la musique écrite (le piano et l'alto dont j'ai joué) a irrigué cette réflexion, amplifié ensuite par la lecture de Rilke : *Quelle ombre et quel murmure font dans l'instrument les forêts d'où son bois est issu ?* Si le violoncelle ou la clarinette garde l'empreinte du saule et du roseau, à l'harmonie du mot d'éveiller les sens de l'esprit.

L'écriture se devait d'être une recherche d'images et de chimères, de lointains souvenirs et de regrets indicibles. L'enfance, bien évidemment, en premier lieu ; ce terreau du rêve et de l'angoisse, de la perte à la réminiscence d'un pays de cocagne. L'enfance fragile du frère qui n'a jamais été celui qu'on imaginait parce qu'il n'avait pas la parole, ni la musique, ni la poésie – mais seulement la détresse d'être seul et différent. L'enfance mélancolique et simple de la famille à quatre, du bonheur feutré et ignoré qui s'effritera avec les années et la mort qui frappe.

La part manquante c'est donc celle du frère cadet qui ne peut être le frère miroir, et aussi celle du père disparu, mort alors qu'on est adolescent. Sans doute l'écriture est déclenchée à cause de cette perte, peu à peu, pour tenter de reconstruire le chemin vers les beaux souvenirs – oublier la maladie, la haine, la colère, la violence. On n'oublie jamais, mais on édulcore, on transforme et on apaise. Les mots sont alors là pour redonner corps et âmes à la vie tragique, la vie douce, la vie d'ennui et de grâce.

Les lieux aussi – toujours les lieux sont importants – parce qu'ils sont comme une carte de notre vie, un planisphère qui se déploie au fil des saisons. Les lieux nous rassurent et nous ancrent dans notre passé. Ils savent ce que l'on a traversé et ils nous renvoient notre solitude et nos remords, notre foi et notre espoir. Ce que j'appelle le pays d'enfance, la maison familiale dans le Poitou, c'est le lieu origine de toute mon écriture. Là où il y a *le domaine perdu* qui fait penser au *Grand Meaulnes* et qui a inspiré les lieux de mes pièces et nouvelles. À cette présence topographique répond forcément une absence géographique, cet autre lieu qu'est l'ailleurs. Ce « nulle part » déploie ses propres lointains : un continent désolé dans le triptyque d'*Audelin*, une réalité hors du temps et de tout dans *Unalaska*, un monde perdu *a posteriori* dans *Mare Tranquillitatis*...

Des terres extrêmes et éparses, *comme venant de loin* – vaines tentatives d’atteindre des « autre part » autrement impossibles : le pays d’orient natal de la mère exilée disparu ; et puis le pays d’hiver où gît le père défunt dont le pèlerinage douloureux est scandé dans *Froidure*.

La vie tragique se révèle ainsi dans mes textes à la manière d’une cartographie fantôme, car le prisme de l’écriture biaise évidemment la réalité. La conception même du drame auquel j’adjoints systématiquement une musique de scène teinte d’ailleurs la fable d’une double résonance. Je crois que la parole est insuffisante à exprimer la vérité et appelle une autre « énonciation » – en l’occurrence le chant d’une voix ou d’un hautbois. Alors seulement aurons-nous une réflexion de cette même illusion contradictoire du réel que se veut et se doit d’être l’écriture... Miroir du miroir : ainsi la poésie du monde se révèle-t-elle, ainsi le visible prend-il forme et nous accompagne-t-il vers ce lointain intérieur qu’est notre propre vie.

Olivier Dhénin

Domaine des Treilles, novembre 2018

Poète, dramaturge et metteur en scène, Olivier Dhénin partage sa vie entre Paris et Rochefort, après avoir vécu à New York et Rome. D’une mère saïgonnaise et d’un père arrageois décédé quand il était adolescent, il aborde l’écriture et le théâtre comme le lieu de l’être, de la mémoire et de l’ailleurs. Parallèlement à des études de littérature à l’Université de Paris VII, il poursuit une formation musicale au Conservatoire national de région d’Amiens qui le conduira à officier à la coordination artistique du Théâtre du Châtelet de 2006 à 2008. Il crée ensuite sa compagnie de théâtre et art lyrique Winterreise avec laquelle il met en scène Maeterlinck, Rilke, Mahler, Britten, Debussy et récemment *L’Île du rêve* de Reynaldo Hahn à l’Athénée Théâtre Louis-Jouvet à Paris et *L’Enfant et les Sortilèges* de Ravel au Théâtre de la Coupe d’Or à Rochefort.

Son œuvre littéraire est essentiellement théâtrale : après *Ellénore*, drame lyrique qui s’inspirait du “Sturm und Drang”, il écrit *Andreas/Maelström* d’après Hans Christian Andersen, *Ricercaire*, *Cendres*, les *Feuillets d’Audelin*, *La Cantate de Tristan de Loonois*. L’œuvre d’Alain-Fournier fait l’objet de plusieurs réécritures afin de former un triptyque pour la scène : *La Fête étrange*, *Les Gens du Domaine sans nom*, *Le Pays en hiver* et dont la première version fut créée pour les Célébrations nationales du Centenaire du *Grand Meaulnes* en 2013. *Cordelia-requiescat* d’après *Le Roi Lear* est écrite pour le Printemps des Poètes et représentée au Théâtre de Belleville pour les 400 ans de Shakespeare en 2016. Deux voyages en Arctique en 2013 et 2014 donnent naissance à une réflexion sur l’inconnu et la quête de l’ailleurs à travers *Unalaska*, récit/prose/poésie. Un tombeau poétique inédit en mémoire de son père disparu en 2000 est initié lors d’un voyage à Moscou en 2011 et achevé à Delft en 2013. En 2015 est publié un recueil de psaumes *Le Livre d’heure d’Aaron Däsler* (les petites allées). En 2016, Olivier Dhénin est résident à la Villa Médicis – Académie de France à Rome.

Durant sa résidence aux Treilles, Olivier Dhénin travaillera à l’achèvement du troisième volet de sa trilogie *L’Ordalie*, trilogie familiale dont chaque partie est séparée de dix années. Le premier volet, *Ricercaire*, en est la pièce centrale. Le deuxième, *Cendres*, se déroule dix ans avant ; le troisième, *Waldstein*, dix ans après. Ce temps écoulé vise à suivre l’évolution de personnages confrontés à la tragédie.

QUE L'ON
BANNISSE LES
ÉTOILES, QUE
L'ON MUSELLE
LES OISEAUX,
CAR RIEN NE DOIT
PLUS RÉSONNER
QUE LE CHANT DE
NOTRE
TOURMENT.

Olivier Dhénin, *Ellénore*, Acte V, dernière scène

Parcours de l'exposition

I. MUSIQUE

Das irdische Leben

Projet d'opéra d'Olivier Dhénin et Christoph Ehrenfellner (2013) inspiré du recueil *Des Knaben Wunderhorn* de Gustav Mahler

Trauermusik & Melancholie

Musique de Paul Hindemith pour le triptyque des *Feuillets d'Audelin*

Suite pour Sophian

Manuscrit de la musique de scène de Jacques Boisgallais pour *Ricercare*

II. ENFANCES

Alexis ravi par la nuit

Fantaisie miniature d'Olivier Dhénin (2004-2009)

Andreas/Maelström, scènes dramatiques d'après H.C. Andersen

Musique de Nigji Sanges Monticelli / Manuscrit d'Olivier Dhénin (2005-2015)

Le Domaine perdu

Sept photographies du pays d'enfance par Olivier Dhénin (2007-2018)

Le Grand Meaulnes roman d'Alain-Fournier

Adaptations pour la scène d'Olivier Dhénin (2011-2013) : *La Fête étrange*, *Les Gens du domaine sans nom*, *Le Pays en hiver*

Le Labyrinthe

Manuscrits du poème d'Olivier Dhénin & de la mélodie de Karol Bëffa (2004)

III LA PART MANQUANTE

Orphelins de Rainer-Maria Rilke

Fac-simile du manuscrit de la traduction d'Olivier Dhénin (2006)

Feuillets d'Audelin

Manuscrit de la pièce d'Olivier Dhénin (2010-2012), trois esquisses dramatiques accompagnées d'une musique de Paul Hindemith

Froidure, cycle de poèmes élégiaques

Manuscrit d'Olivier Dhénin (2011-2013)

Cordelia-requiescat

Cantate scénique d'Olivier Dhénin d'après *Le Roi Lear* de William Shakespeare (2013) accompagnée d'une musique de scène de Jacques Boisgallais d'après des fragments de Claude Debussy

IV LA VIE TRAGIQUE

Ellénore

Drame lyrique en cinq actes d'Olivier Dhénin (2003-2006)
Musique de scène de Jacques Boisgallais

La trilogie de L'Ordalie : Ricercare, Cendres, Waldstein

Manuscrit d'Olivier Dhénin (2008-2010-2018) et tapuscrit corrigé (2018)
Musique de scène de Jacques Boisgallais

Le Livre d'heures d'Aaron Däsler

Psaumes d'Olivier Dhénin (2011-2015)

Paysage dans l'oubli

Théâtre d'objets d'Olivier Dhénin (2018)
1. *Papa* / 2. *Maman* / 3. *Mon enfance* / 4. *Thibaud*

V AILLEURS

Insulae Aurelianae

Poème en prose d'Olivier Dhénin (2002) / Photographies de Julien Mignot

Mare Tranquillitatis

Vingt-et-un poèmes d'Olivier Dhénin & vingt-et-une photographies de Jean-Michel Albert (2004-2005) / Mélodies de Michael Sébaoun (2005)

Comme venant de loin

Sept poèmes d'Olivier Dhénin en hommage à Paul Éluard (2005-2009)
Sept gravures de Maya Boisgallays (2010)

Unalaska : A Madrigal Opera

Récit d'Olivier Dhénin (2013-2015) avec une musique de Philip Glass

Aquis Submersus

Oratorio dramatique d'Olivier Dhénin d'après la vie de Gustave Viaud, chirurgien de marine (2013-2018)

La dentelle et le point de bascule : le théâtre d'Olivier Dhénin

Il n'est pas souvent permis de parler d'une œuvre aussi originale et exigeante que celle d'Olivier Dhénin. Décalée, aurais-je envie d'ajouter, par la cohabitation qu'elle permet, entre une profondeur littéraire surannée souvent au bord de l'érudition et du maniérisme d'un côté, et, de l'autre, la représentation de la brutalité originelle sous les déguisements d'une langue savamment policée. Le drame, tel qu'il est ici inventé, travaille à un des ressorts essentiels du théâtre : le moment irrémédiable où l'innocence du jeu de rôles bascule dans la violence des conflits adultes, en laissant en sous-texte la fatalité (et l'indiscernabilité) de ce point de bascule.

Cette œuvre, tant préoccupée de théâtre, de musique que de poésie, ne parle la langue de personne, mais nous fait entendre des voix. Dans le théâtre d'Olivier, les enfants prennent part à l'action ; ce sont non seulement eux qui la guident, mais eux qui en sont les derniers capables. La crise de l'action dramatique, le drame de l'impuissance se résout à travers cette figure à la fois épique et avançant à l'aveuglette... mais pas au hasard: l'enfant. L'enfant, c'est, bien entendu, celui qui sait et qui voit tout - et qui, ironie dramatique, posera sa devinette au spectateur. La scène est pour lui un endroit sans maître, sans explication, sans répétition. Redonner la parole au mineur et le laisser faire, prendre des risques, s'aventurer de l'autre côté, tel est l'enjeu le plus politique de ce théâtre avançant sous le masque du *pasticcio*.

Ces enfants raisonneurs et lucides à l'extrême, à qui Olivier prête sa langue, éveillent chez nous un sentiment d'inquiétante étrangeté, car ils nous renvoient à nous-mêmes, c'est-à-dire à notre vieille humanité, à une époque où, précisément, l'enfance a rétréci, tandis que l'adolescence, cet état d'inachèvement, s'étire et se perpétue. Une époque d'emprunt où l'on est tous *infans*, où l'on ne sait plus que parler les mots des autres, dans l'appris-par-cœur de raisonnements déconnectés, de sentiments inculqués, de mots lourds à porter comme celui d'*amour*, qui, entré en politique, fait plus que jamais partie du discours de la Loi. Ainsi nous retrouvons-nous, dans leur éloquence prématurée, leur innocence contrariée, leur volonté éperdue d'être "grands", leurs rêves inachevés, leur conscience des léviathans cachés.

Le travail d'Olivier Dhénin me fait penser à celui de la dentelière, et sa langue à un tissu laissant passer le jour dans les méandres d'un dessin imaginaire. Si j'emprunte cette métaphore artisanale, c'est parce que la découpe des phrases, le sertissage des mots, le broissage de la couleur locale, la découpe du tableau de genre, chez Olivier, nous entraînent, dans chaque pièce, à l'atelier de la langue, au goût du dialogue, au plaisir de mots ronds, glissants comme les lourdes perles d'un collier.

Isabelle Barbéris / Maître de conférences en arts du spectacle / Université de Paris

LA MER DE LA TRANQUILLITÉ d'Olivier Dhénin & Jean-Michel Albert

Quelle étrange rencontre ! Des sizains ciselés, à l'écoulement régulier, cyclique et pour tout dire aquatique, avec des photographies à la trame piquée de miroirs très anciens, à la transparence menacée par l'affleurement d'une matière minérale charbonneuse ! L'eau et la pierre, le mouvement et l'immobilité. « La mer de la tranquillité » roule ainsi dans son sein des œuvres aux consistances étrangères l'une à l'autre. Elle joue, comme son nom l'indique, le paradoxe. Le choc entre deux régimes de la réalité.

Entre les deux, on peinerait à percevoir d'ailleurs le moindre rapport d'illustration. L'illustration est une courtoisie que se font les arts de voir et les arts de dire. Or si les mots d'Olivier Dhénin et les images de Jean-Michel Albert, loin de se faire des politesses, se percutent, c'est dans l'espoir de produire, dans cette collision, des surprises, d'engendrer des significations inédites qui n'auraient été pensées ni par le poète ni par le photographe. C'est ainsi que dans le spectacle de ce carambolage talentueux, on découvre deux représentations de la mer. D'un côté, des images qui se souviennent des toutes premières « marines » de Gustave Le Gray, celles de ces vagues immortalisées sur des plaques de collodion humide sous le second Empire, pas loin de Sète ou sur la côte normande ; de l'autre, les atmosphères tièdes et saturées des marais, rendues plus mystérieuses encore dans la pénombre des taillis, bref tout un riche répertoire de lieux et de climats, hérités du symbolisme et plus profondément marqués encore par l'esthétique baroque où ont tant compté les rêveries sur l'eau et l'inconstance du monde.

Comme par miracle, les eaux dormantes trouvent un point d'accord profond avec l'eau agitée et secrètent l'image d'une mer sans pareille. Comment l'accord se fait-il donc ? Par une circulation de significations, par l'échange réciproque de symboles qui passent d'un état de l'eau à l'autre. Une altération de l'un par l'autre. Sans doute faut-il y voir l'influence de la lune. Après tout, la Mer de la tranquillité en est une des régions. Le rayonnement argenté – réputé à la Renaissance inverser les valeurs et produire des monstruosité – accouche d'un nouvel hybride ; il affecte l'argentique et donne à la mer des allures de mer morte. Alors on peut rêver. Et si cette œuvre à quatre mains racontait l'histoire d'une mer disparue ? Et si cette histoire, rapportée sur un mode mi nostalgique, mi savant – dont témoignent, en silence, les multiples citations –, plongeait dans le passé d'une mer très ancienne d'où se seraient retirées un jour l'énergie et la vie ? Rêverie lunaire.

Il y en a d'autres. Comme celle qui verrait dans cette tentative de penser la mer, une forme de rêverie sur l'élément eau. Comme le rêve, l'eau se déploie selon les deux catégories de la surface et de la profondeur. Du visible et de l'invisible, du latent et du manifeste. Entre les deux, l'évidence de distorsions spectaculaires. Les photos disent une mer, sous la forme discontinue de clichés, l'analyste dirait de condensations ; les mots en disent une autre, selon le fil d'un discours poétique ininterrompu – chaque dernier mot de poème est répété par le premier du suivant. Petite psychanalyse de l'eau. Des poèmes ou des images, lequel des deux pourrait revendiquer d'être le contenu latent, et lequel le contenu manifeste ? A l'écoute de la mer, le poète entend les voix de l'étang. Est-ce pour prophétiser le devenir mort de la mer, hantée par le marécage ? Sous son objectif, le photographe fixe une mer minéralisée, comme un étang se rêvant subitement océan.

Thierry Grillet / délégué à la diffusion culturelle à la Bibliothèque nationale de France et maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris ; il a donné de nombreux essais et articles d'esthétique et collabore au Nouvel Observateur.



AUDELIN-MATÉRIAU

Cédric Enjalbert Quelle place prennent les *Feuillets d'Audelin* dans votre parcours artistique ?

Olivier Dhénin Les *Feuillets d'Audelin* constituent un triptyque composé d'*Audelin-Nid-d'Oiseaux*, de *Ce dont Audelin rêva*, et de *Suite lyrique*. Ils forment une variation autour d'un même motif : dans un monde désolé, un garçon blessé annonciateur d'un drame est découvert. Réemployant les thèmes ancestraux du conte merveilleux, les différentes pièces des *Feuillets d'Audelin* ont été écrites comme l'on agence un puzzle : une image issue d'un film de Pasolini, un lied emprunté à Brahms, un univers repris à un tableau symboliste d'Hugo Simberg, *L'Ange blessé*. Les différents volets de ce triptyque ne se suivent pas et ne sont jamais tout à fait achevés : ce sont à proprement parler des « feuillets ». Des éléments, voire certaines phrases, sont repris de l'un à l'autre, mais dans des contextes différents. [...]

Cédric Enjalbert Vous travaillez une veine onirique et un style lyrique. Quelles sont vos inspirations ?

Olivier Dhénin Je m'inspire du postulat de Sarah Kane dans *Manque*. L'un de ses personnages confie : « Je n'ai pas la musique. J'aurais tellement aimé avoir la musique, mais je n'ai que les mots. ». Un opéra sans musique, voici ce que j'ai tenté... En réalité, j'ai voulu excéder la dramaturgie classique. D'où un travail extrêmement lyrique. On pourrait dire qu'AUDELIN constitue un « poème dramatique ». La poésie est exacerbée et la narration décentrée. Des personnages fantomatiques se parlent sans forcément s'écouter. [...] Comptent avant tout les mots. Seules les paroles prononcées permettent de cerner des esquisses de caractères. Les personnages sont tchékhoviens dans un univers à la Edward Bond, en somme.

Cédric Enjalbert / Journaliste à Philosophie Magazine / 2012

À propos de RICERCARE

À l'image de la forme musicale baroque du *ricercare* et suivant le topos antique de la malédiction familiale, la mort s'abat de manière chronique sur la lignée des Lazarus. D'emblée s'instaure une atmosphère moribonde, au sein d'un huis clos proprement tragique. Temps et lieu ne font qu'un : celui du souvenir. Une profonde mélancolie s'empare des êtres et des choses. Bien plus qu'un simple ennui ou qu'un vague à l'âme d'esprit romantique, elle est une torpeur qui envahit les sens et l'esprit. Un spleen qui s'inscrit dans l'enchaînement en contrepoint des tableaux, d'une musique elle aussi empreinte de la douloureuse mélancolie du vécu, ou plutôt du passé qui ne reviendra plus. Musique et texte s'enchâssent, se répètent en leitmotiv et se jouent l'un de l'autre, entre prémonition et précipitation du drame. Mêlant tout à la fois Tchékhov, Homère, les sœurs Brontë, Œdipe, les tragiques grecs « où l'on pleure les morts », Maeterlinck ou encore des cinéastes russes, ces réminiscences littéraires ou artistiques sont éléments d'un univers, d'un musée imaginaire, comme résurgences fantomatiques dans cet hors-temps de la poésie tragique. On ressent une obsession du texte et d'une écriture avant tout musicale chez Olivier Dhénin. Sa création est ainsi hommage au « souvenir » artistique. C'est à un voyage aux origines du théâtre, à la dramaturgie tragique qu'il nous convie ici, les relayant par des thématiques de tragique quotidien plus contemporaines. À ce propos, l'apparition qui survient au dernier tableau est un moment d'une rare beauté. On songe au fantôme de Didon, de la divine prophétesse, qui surgit dans la tragédie baroque allemande pour infléchir le cours du destin.

Claire Stavaux / Critique parue dans Les Trois Coups en 2009. / À présent directrice de L'Arche éditeur



Le travail de l'imagination [entretien]

Helena Humphrey D'aucuns pourraient décrire votre travail comme sombre, triste, mais la beauté est au cœur de votre univers. S'il y a effectivement un message, quel est-il, et que cherchez-vous à transmettre à travers votre œuvre ?

Olivier Dhénin Je pense en effet que dans la plupart de mes pièces, il y a quelque chose de mélancolique, un questionnement par rapport à la vie, à la mort, qui pour moi est nécessaire. Si on ne se posait pas cette question, je pense que la vie n'aurait aucun sens. Écrire une tragédie, ou un drame lyrique comme *Ellénore*, c'est peut-être pour essayer de ralentir ou de contrer – c'est un bien grand mot – la vie quotidienne, la vie actuelle. Je pense à ce que dit Georges Steiner dans *La Mort de la Tragédie*, où il affirme que le rationalisme contemporain a changé la conception que les hommes se font du monde, au point de supprimer le tragique ainsi que le romantisme. C'est donc peut-être pour contrer ce rationalisme que j'écris des tragédies, que j'écris des drames dans une recherche de « nouveau romantisme ». Sans tomber dans les clichés de la tragédie classique ou du romantisme pur, car cela serait totalement hors de propos et hors du temps ; or je ne pense pas être complètement en dehors de mon époque.

Helena Humphrey Vous êtes donc l'écrivain, mais également le metteur en scène. Quel effet cela fait d'avoir à la fois ces deux fonctions ?

Olivier Dhénin C'est toujours très étrange de diriger une pièce qu'on a écrite, car on a inventé soi-même les personnages, et par conséquent on a des choses arrêtées sur leurs caractères. Je pense que c'est ce qui intéresse les acteurs – apprendre pourquoi ces personnages sont comme ça, pourquoi ils ont ce parcours. C'est assez intrigant pour moi de voir ces personnages que j'ai inventés incarnés. Si je dirige les acteurs, je laisse aussi une grande part de liberté et d'interprétation. Eux-mêmes vont proposer des choses auxquelles je n'aurais pas forcément pensé en tant qu'auteur. C'est donc un travail de longue haleine, de répétition avec les comédiens. Mais également un grand bonheur, car il y a un échange qui se fait, on est dans un enrichissement perpétuel. D'un seul coup, ces êtres couchés sur le papier et germés dans mon esprit apparaissent réels, vivants sur le plateau, gorgés de vie... Le travail de Grégoire Baujat sur le personnage de Séraphin est ainsi remarquable. C'est une sensation incroyable et ineffable que de les voir prendre corps. À la fois violente et jubilatoire. Du reste j'espère que ces personnages, qui ne cessent de me hanter une fois que je les ai inventés, marqueront à leurs tours les lecteurs et les spectateurs. Car leur donner un passé, leur créer une âme, une corpulence, un état psychique et physiologique, est un énorme travail d'imagination... Parfois, comme Sylvia Plath, je redoute « la mort de l'imagination, [et que] le ciel, dehors, se contente d'être rose, et les toits des maisons noirs : [qu'on n'ait plus qu'à voir] cet esprit photographique qui, paradoxalement, dit la vérité, mais la vérité vaine, sur le monde. » J'espère que des personnages comme Blanche Urwald ou Sophian Lazarus continueront à susciter questionnements et interprétations, et de brouiller la vie immédiate qui apparaît à nos fenêtres.

Helena Humphrey / Journaliste pour RFI / 2010



L'ATELIER D'OLIVIER DHÉNIN
Exposition de l'œuvre écrite
Pôle culturel Chabran, Draguignan
07.11.18 > 01.12.18

Conception et scénographie de l'auteur
Rencontre & lecture le 24 novembre à 17h
En partenariat avec la Fondation des Treilles

La Fondation des Treilles,
créée par Anne Gruner Schlumberger,
a notamment pour vocation d'ouvrir et de nourrir
le dialogue entre les sciences et les arts
afin de faire progresser la création et la recherche
contemporaines. Elle accueille des chercheurs, des
écrivains et des artistes photographes dans le
domaine des Treilles (Var) www.les-treilles.com.

Relations publiques pour Olivier Dhénin
contact@winterreise.fr / geoffreybranger@winterreise.fr